

Pages d'autrefois : le revenant du faublauc : [1ère partie]

Autor(en): **Besançon, Jules**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 48

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Pages d'autrefois

LE REVENANT DU FAUBLANC

NOBLE Bernard d'Aubonne se promenait dans la grande salle de son château du Faublanc. De temps en temps il s'arrêtait pour appliquer ses mains au grand poêle de faïence qui avait remplacé la vaste cheminée des anciens jours. Car on était en janvier ; au dehors, le vent et la neige faisaient rage et, malgré l'épaisseur des murs, cette pièce, d'ailleurs bien chauffée, avait quelque chose de froid et d'humide ; aussi le noble seigneur marchait d'un pas précipité et frottait l'une contre l'autre ses mains de vieillard, blanches et effilées.

Non loin du poêle, Nanette, nièce de Bernard, brodait au tambour et souvent quittait son ouvrage pour imiter son digne oncle et ranimer ses doigts engourdis.

— Nanette, dit tout à coup celui-ci, as-tu vu quelqu'un samedi dernier ?

— Chez Mme de Charrière ?

— Sans doute. Où diantre veux-tu que ce soit ?

— Il y avait très nombreuse société, comme d'habitude.

— Oui, mais ce n'est pas ce que je veux dire.

— Alors, expliquez-vous, mon oncle.

— Oh ! la rusée ! Je vais parler clairement. As-tu vu quelque jeune homme qui t'ait fait croire qu'il pensait à toi pour te demander en légitime mariage ?

— Il m'est bien difficile de vous répondre, mon oncle. Etes-vous donc si pressé de me voir mariée ?

— Pressé, non, j'aime à t'avoir auprès de moi. Mais je deviens vieux et je ne voudrais pas te laisser sans appui ici-bas.

— Mon oncle, vous êtes jeune encore.

— Pas trop ; j'ai depuis longtemps passé le cap de la soixantaine, et avant de partir, j'aimerais à te voir établie... Convenablement, s'entend : avec quelqu'un de notre monde.

— Les jeunes gens de notre monde ne font pas attention à votre Nanette. Il leur faut du sonnante, et je ne suis pas une héritière.

— Tout ce que j'ai sera un jour à toi. C'est, il est vrai, peu de chose ; jadis le Faublanc était un domaine de grande valeur, aujourd'hui...

— Oui, le bruit s'est répandu que notre château est hanté et nul ne voudrait le posséder ni l'habiter.

— Ce n'est que trop exact, ma pauvre Nanette. J'ignore absolument quelle abomination ont commis nos ancêtres ; le fait est que l'un d'entre eux revient sous un aspect épouvantable, et donne à cette maison la réputation la plus affreuse. Plusieurs pièces ont dû être abandonnées, tu le sais bien ; j'ai juré que nul n'y logerait désormais, depuis que notre bon ami Aloïs de Mestral a été visité par le fantôme...

— Et dans une poésie lue samedi soir, on a fait au dit fantôme une allusion maligne.

— Qui, qui donc ?

— Oh ! un jeune homme insignifiant, un de ces proposants que Mme de Charrière a coutume d'inviter.

— Le polisson !

— Je ne crois pas qu'il songeât à mal.

— Tu l'excuses encore. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire au sujet qui nous occupe. Je pourrai vendre le château.

— A qui donc ?

— Au fermier Grosminet. Il m'en offre un prix dérisoire, me disant qu'on ne peut acheter bien cher une maison qui est hantée. Jusqu'ici je l'ai éconduit ; car je n'ai pas besoin de vendre. Cependant cela m'a fait réfléchir. O Nanette,

comme je te souhaiterais un bon mari !

— Moi aussi, je me le souhaite, et suis obligée de prendre patience, puisqu'il ne se présente pas.

— Cela peut arriver.

— Il me semble parfois que je me sens prédestinée à devenir femme de pasteur.

— Je ne te connaissais pas cette vocation.

— Est-il quelque chose de plus beau que d'être l'épouse d'un fidèle ministre de l'Evangile ! On répand le bonheur autour de soi ; on visite les malades, on console les affligés, on secourt les pauvres, et l'on est chérie de tout le monde.

— Est-ce le jeune proposant de samedi qui t'a inspiré ces idées pieuses ?

— Mon oncle, pourriez-vous penser ?

— Je plaisante. Car évidemment ce jeune proposant n'est pas de notre monde. Il s'appelle ?

— Je n'en sais rien. C'est un de ces noms qu'on oublie sur-le-champ et qui ne restent pas dans la mémoire.

— Et n'as-tu pas vu quelques-uns de nos souverains seigneurs ?

— Si : il y avait chez Mme de Charrière MM. de Watteville, de Diesbach, de Pattenkoffer.

— C'est une excellente famille bernoise.

— Peut-être ; les deux premiers ont passé devant moi sans faire mine de me voir ; mais M. de Pattenkoffer s'est approché et m'a saluée d'une gracieuse révérence. Tandis qu'il me « bres-sentait ses ommaches », j'entendais derrière moi une singulière conversation, à demi-voix. Le voisin du docteur Tissot disait à celui-ci :

— Ce jeune homme est bien malade.

— C'est un de mes clients. *Srofufolus iste est.*

Comme, grâce à vos leçons, j'entends un peu le latin, rien ne m'a échappé. L'autre a repris :

— Vous espérez le guérir ?

— J'y tâcherai.

A ce moment, M. de Pattenkoffer, ayant « agéfé son compliment », est allé porter ailleurs sa taille déjetée et ses joues livides.

— Eh bien ! Nanette, voilà un excellent parti !

— *Srofufolus iste est.*

— Tissot le guérira sans doute.

— Quand il sera « quéri », nous verrons.

— Nanette, tu t'attaches à des détails sans importance.

— Bah ! *scrofufolus iste est.*

— Tissot, d'ailleurs, peut s'être trompé.

— Tant mieux ; car c'est un bien « choli » homme que ce M. de Pattenkoffer.

— Tu es revenue ?

— Avec notre vénérable pasteur de Pully, comme d'habitude. Son sermon d'hier s'en est un peu ressenti.

— Médisante !

— Juste, tout au plus ; maintenant allons nous reposer ; il se fait tard et ma lampe n'a plus d'huile.

O perversité des jeunes filles ! Mlle Nanette, on l'a vu, savait mêler agréablement le mensonge à la vérité. Et le bon vieux Bernard d'Aubonne acceptait tout cela mieux que l'Evangile. La duplicité de son aimable nièce nous oblige à rétablir les faits.

Mme de Charrière réunissait, chaque samedi, l'élite de la société lausannoise. C'était une sorte de chapitre, dont elle se nommait volontiers l'abbesse. Les étrangers de distinction ne manquaient pas de se faire présenter à cette aimable dame, qui personnifie le Lausanne élégant du XVIIIe siècle. Ces soirées du samedi étaient remplies par toutes sortes de divertissements littéraires et artistiques. On jouait la comédie ou des charades plus ou moins improvisées ; on chantait, on lisait des poésies fugitives, et le tout se terminait par un souper fin, qui n'était pas l'un des agréments les plus dédaignés.

Comme la maîtresse du logis n'avait rien de l'exclusivisme aristocratique, elle invitait souvent des étudiants d'origine roturière, et surtout des proposants, étudiants en théologie, à la condition, bien entendu, qu'ils se produisissent dans quelque chanson ou quelque petit poème. Ils avaient là une superbe occasion de faire d'utiles connaissances et d'étaler leurs colottes et leurs mollets vigoureux.

Nanette d'Aubonne était toujours de ces soirées. M. Marindin, proposant de dernière année, se montrait le plus assidu de ses adorateurs. Il ne songeait point à la distance des rangs et de la fortune ; trouvant Nanette de son goût, il conversait avec elle, et après un certain nombre de samedis, les jeunes gens s'entendirent à merveille.

Aussi, le samedi dont nous avons parlé, M. Marindin risqua une quasi déclaration. M. de Pattenkoffer, qui s'accompagnait assez joliment de la guitare, venait de chanter une romance dont les paroles sont arrivées jusqu'à nous :

*Chandes basdourelles,
Vuyez les amours,
Leurs v'èges griellées
Plessent bour douchours.*

Lorsque les applaudissements, assez peu nourris d'ailleurs, eurent cessé, M. Marindin s'avança au milieu du salon et déclama, d'une voix émue, le madrigal suivant, dont les vers ne sont pas trop mauvais pour un proposant :

*On dit partout, sensible Annette,
Que votre castel est hanté.
C'est, si l'on dit la vérité,*

*De mon cœur fort épris une image assez nette.
Toutefois il existe entre eux
Une différence notable.*

*Votre revenant est hideux,
Et le mien gracieux, aimable,
Il a teint de rose et beaux yeux.*

Mais tous les deux sont d'humour inaitable.

Ce petit morceau fut très applaudi. A moins de supposer Nanette parfaitement idiote, ce qu'elle n'était pas, elle dut comprendre et comprit fort bien. Mais elle craignait les préjugés de son oncle, et, comme nous l'avons vu, elle se cacha sous le voile d'une dissimulation coupable. (A suivre). Jules Besançon.

Bourg-Ciné-Sonore. — Le Chemin du Paradis, le plus étincelant des films-opérettes, repasse à la demande générale au Bourg, cette semaine. Le fait que ce grand film ait été réalisé sous l'égide et le contrôle d'Erich Pommer, le célèbre producteur européen, nous est un sûr garant de sa haute qualité. Autour des deux grandes vedettes du film : Lilian Harvey et Henri Garat, nous trouvons dans « Le Chemin du Paradis » les célèbres artistes français René Lefèvre, Gaston Jacquet, et la belle artiste Olga Tchekowa.

**Achetez
— votre Trousseau**

AUX TISSERANDS

4, rue Madeleine LAUSANNE
Près de l'Hôtel de Ville H. Lévy

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne